

# ENTRE — TEMPS CULTURE, LIVRES & SOCIÉTÉ

samedi 20 mai 2023  
n° 1295

## Livres

Adam et Ève étaient-ils véganes avant l'heure? Une enquête passionnante explore toutes les pistes

pages 32-33

Numéro spécial

«Poetry of the Earth»  
Carte blanche  
à Maya Rochat

pages 22 à 31

Rencontre

# «Je montre la poésie de la terre»

A la veille de l'exposition rétrospective que lui consacre à Paris la Maison européenne de la photographie, l'artiste lausannoise Maya Rochat nous invite dans la fabrique de ses images

Eléonore Sulser  
@eleonoresulser



Sortir du cadre, changer d'échelle, passer du cosmos au quantique, regarder le monde, en capturer ses couleurs, le rêver, l'étendre à l'infini ou le ramener au cellulaire, faire sentir à celui ou celle qui regarde la profondeur, le mystère, l'énergie unique qui traverse tout ce qui existe. Pour restituer par le biais de l'art aux spectateurs et spectatrices quelque chose de la force vitale qui nous entoure et nous constitue, Maya Rochat déploie d'incroyables filets à papillons – à moins qu'il ne s'agisse de télescopes magiques – qui lui permettent de capturer ses visions pour les partager ensuite généreusement.

Ses œuvres éclatantes tantôt immenses et immersives, tantôt éphémères, imprimées dans des livres, accrochées aux murs ou aux tissus, déclinées en vidéo ou en caissons lumineux, parlent de la nature, décryptent ses états secrets et grandioses. Elles évoquent aussi, en résistance, les images qui nous submergent, la pollution qui nous étouffe et nous dévore. Elles soulignent obstinément la fragilité et la beauté mouvante du vivant.

À la Maison européenne de la photographie (MEP), Maya Rochat expose dès le 7 juin les œuvres qu'elle crée depuis douze ans – une rétrospective déjà! – pour cette artiste née à Morges en 1985. Et nous voici, un jour de printemps, quelques semaines avant ce rendez-vous à Paris, dans l'atelier lausannois de Maya Rochat, entourées de couleurs, de rétroprojecteurs, de filtres, de livres, de papiers miroitants, d'œuvres achevées ou en devenir, l'interrogeant sur son travail.

**Comment se prépare une exposition comme celle de la MEP?**

L'exposition aurait dû avoir lieu en 2021. Mais le covid est arrivé. Elle a été repoussée d'une année, puis encore d'une année. Le premier projet et celui d'aujourd'hui sont différents. Comme je travaille toujours dans le moment présent, il faut une sorte d'actualité. D'où l'idée d'une «rétrospective», même si le mot est peut-être un peu fort. Avec Victoria Areshova, la curatrice, nous allons exposer des travaux des dix dernières années, montrer comment mon travail s'est développé dans le temps, chose que je n'aurais pas faite spontanément. Ce qui m'intéresse vraiment, c'est ce travail à quatre mains. Certaines propositions sont celles de l'institution, d'autres m'appartiennent. Et ça se passe très bien.

**C'est intéressant, ce regard extérieur, non?**

Je pense que j'ai bien fait de lâcher un peu le contrôle, de faire confiance à l'autonomie des images. Si j'avais conçu l'exposition seule, j'aurais tout rempli. *Maxima-*

*lism total – les sols, les murs, partout! Ça aurait donné du «coucher sur couche», un environnement ultra-chargé, où le spectateur aurait dû trouver ses repères. Ça aurait été beaucoup moins «photographique», aussi, donc moins porteur de sens. Même si on retrouvera à Paris le côté installation immersive et que ça restera très chargé pour la MEP, je trouve intéressant de faire autre chose, et d'avoir une autre chorégraphie. Chaque pièce de l'exposition renverra à un de mes livres et ses thèmes... Même si ce n'est pas exactement dans l'ordre chronologique.*

**Le livre, c'est l'ancrage? C'est dans le livre que se cristallise une série?**

Oui, ça a toujours été le cas. D'abord les images, puis le livre, puis les expos. C'est une manière de documenter le processus. Comme je produis beaucoup d'images, cela me permet de m'en souvenir, de les fixer, de faire qu'elles existent quelque part.

**Comment circulent vos images? Sont-elles systématiquement reproduites?**

Certaines sont des pièces uniques, d'autres vont être imprimées et réimprimées sur différents supports, différentes matières, avec d'autres couleurs. J'ai tendance à utiliser plusieurs fois les motifs que j'aime bien, puis à les remixer. En visitant l'exposition, on trouvera des motifs qui se répètent, y compris d'une série à l'autre, de manière fluide. C'est quelque chose que l'on retrouve souvent dans mon travail.

## Profil

Née à Morges en 1985, diplômée de l'ECAL et de la HEAD, Maya Rochat expose son travail dès le 6 juin 2023 à la Maison européenne de la photographie (MEP) à Paris. Elle a participé, en 2018 à Londres, à l'exposition de la Tate *Modern Shape of Light: 100 years of Photography and Abstract Art*. On a pu voir son travail au Palais de Tokyo à Paris, au Centre d'art contemporain de Genève ou au Fotomuseum Winterthur et ses performances au Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne ou durant le FOAM à Amsterdam. Elle a remporté, entre autres, le Prix Mobiliera en 2019 et la bourse Leenaards en 2018.

**Pourquoi remixer sans cesse des images?**

Je m'intéresse à l'impact d'une image en fonction de son contexte. Si on voit une même image dans l'exposition et dans le journal, en physique ou en digital, on commence à comprendre que ce n'est pas la même image, même si c'est la même matrice. La matérialité affecte le regard, qui est conditionné: on perçoit la réalité en fonction de son contexte. Notre cerveau fabrique ce que nous voyons comme la vérité. J'essaye d'inviter à la méfiance face à ce qu'on croit voir. On sait aujourd'hui que la photographie ment. C'est là où j'aime l'abstraction, qui est en quelque sorte plus honnête.

**Et travailler pour un journal, comme ici, c'est comment?**

C'est trop fou! Une telle diffusion, c'est une grande chance pour le travail. Du coup, le journal devient le support de l'œuvre d'art, il devient l'œuvre d'art, qui va aller à la rencontre des gens chez eux.

**«Poetry of the Earth». Pourquoi ce titre pour l'exposition, le livre et même cette édition d'Entre-Temps?**

C'est mon amoureux qui m'a parlé du cycle de conférences de Leonard Bernstein, dans lequel il fait référence à *Poetry of Earth*, le début d'un poème de John Keats. Ce vers a résonné immédiatement pour moi. Je savais que je voulais parler de la beauté du vivant, et ça m'a paru le bon titre ombrelle pour la série sur laquelle je travaillais. Je fonctionne comme ça, de manière instinctive et émotionnelle. Des images déclenchent des mots, puis les mots suscitent des images. Cela crée une sorte de grand tout.

**Pourquoi plusieurs langues?**

Je pense dans plusieurs langues. J'ai grandi en bilingue, en français et en allemand. Je vis dans l'idée que plusieurs langues cohabitent. L'anglais, c'est pour l'efficacité des mots. Je choisis les langues en fonction du ton que je souhaite donner. J'aime mieux l'expression «mémoire de l'eau» en français, plus poétique que «memory of water», en anglais. J'ai souvent travaillé en allemand, au début de mes études à l'ECAL, quand j'étais encore fâchée avec le monde. J'aimais le côté précis et direct de l'allemand. Mon travail de diplômé à l'ECAL s'intitule *Es stinkt der Mensch, solange er lebt* – «Tant qu'il pue l'homme est vivant».

**Comment vous situez-vous parmi les artistes contemporains?**

Il y a des artistes avec lesquels il y a des points esthétiques, indéfinissables. Katharina Grosse, Pipilotti Rist ou Korakrit Arunanondchai, que j'ai vu au Palais de Tokyo il y a quelques années – un travail génial, spectaculaire et multidimension-

nel. Daisuke Yokota aussi, un Japonais que j'aime beaucoup. C'est comme si le résultat de nos recherches convergeait sans que pour autant nous soyons en contact direct. Chacun fait sa petite cuisine, mais il y a des points esthétiques et des intentions qui se retrouvent.

Je crois que les artistes fonctionnent comme des fourmis éclairées, on cherche chacun de son côté mais avec un objectif commun. D'une certaine façon, c'est rassurant de savoir que je ne suis pas seule dans mes préoccupations et à rêver d'autres mondes.

**Etes-vous photographe ou plasticienne?**

C'est l'image et sa matérialité qui m'intéresse, aussi bien la photographie que la peinture, fixe et/ou en mouvement (vidéo et performance). Il s'agit toujours de peindre avec de la lumière et avec de la couleur. Pour moi, il n'y a pas de différence, ce sont des outils. La photographie donne l'impression que tu documentes la réalité, bien que ce soit une sorte de mensonge (par le cadrage); la peinture est comme une autre réalité, le langage de la matière. Cela dit, l'exposition a lieu dans un musée de la photo et mon travail photo est donc plus mis en valeur.

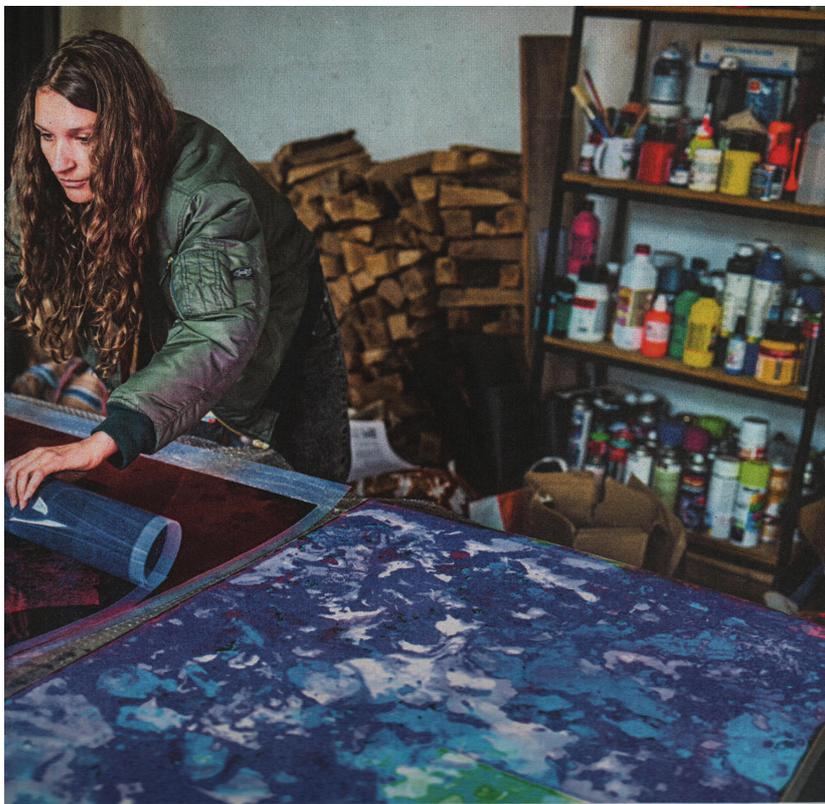
**Avez-vous besoin d'un protocole pour travailler?**

Oui, j'ai besoin de calme. J'ai besoin de faire le vide. De mettre sur pause la machine à communications. Je suis ensuite une forme d'intuition qui me mène quelque part, là où j'ai envie d'aller. Est-ce que c'est une couleur, une matière? Cela apparaît pendant le travail.

**Vous travaillez toujours à partir de vos propres images?**

Normalement oui. Mais dans le cas de *Poetry of the Earth*, pour une partie de l'expo, j'ai récupéré une archive de diapositives réalisées par un couple de mycologues amateurs de Bevaix. J'ai découvert le résultat d'une merveilleuse et méticuleuse recherche scientifique, très bien répertoriée, le travail de deux documentaristes sur les fleurs sauvages en voie de disparition de notre région, ce qui m'a beaucoup touchée. Les documentaristes l'avaient proposé à des musées, mais malheureusement tous l'ont refusé. Une dernière archive de fleurs, ça n'intéressait pas.

Je me suis demandé comment mettre en valeur ces photos et j'ai eu l'idée de les peindre. Je les ai donc altérées avec le produit de nettoyage Cilit Bang. Ça m'a plu d'utiliser un motif naturel et de le confronter à une agression chimique. Le film sensible réagit à l'acidité et donne des résultats très beaux, mais illustre aussi l'agression que nous faisons subir à la nature. Cette série s'appelle «Fleurs protégées».



Maya Rochat, dans son atelier lausannois, le 28 avril 2023. (Eddy Mottaz/Le Temps)

## Contretemps

Eléonore Sulser  
@eleonoresulser

### Jusqu'aux confins du cosmos

On n'en finit jamais d'apprendre à regarder. On n'en finit jamais avec le monde. On progresse, on tâtonne, on tente de s'ouvrir, de comprendre. Sur ce chemin-là se tiennent des artistes. Leurs regards, leurs visions nous aident à voir plus loin, attirent notre attention sur ce que nous ne voyons pas ou plus. Ils réveillent nos sens, nos émotions, notre sens de la poésie, nos intuitions.

Maya Rochat est de ces artistes-là. De ceux dont les œuvres nous rappellent que nous sommes ici et maintenant sur terre, sur un grain de sable dans le cosmos, à l'ombre des galaxies et des trous noirs; que nous sommes, aussi, ces êtres tissés de milliards de cellules, ces vivants qui traversent l'âge des étoiles. Lorsqu'on ouvre ses livres d'artiste, qu'on entre dans un lieu d'exposition, qu'on assiste à une performance, Maya Rochat convoque pour nous l'exubérance de la nature, la profusion des formes et des couleurs du vivant. Ce faisant, elle nous parle de nous. Elle nous rend attentifs à ce que nous sommes en train de vivre et de faire.

Voilà pourquoi, alors qu'elle s'apprête à présenter une première rétrospective de son travail à la Maison européenne de la photographie à Paris, nous avons décidé de lui donner «carte blanche» pour une édition spéciale de notre supplément du samedi, *Entre-Temps*.

Maya Rochat a souhaité qu'on s'intéresse aux «artistes», ces artistes qui travaillent leur engagement écologique, mais aussi que nous nous interroguions sur la révolution que provoquent en nous les images, de plus en plus précises, des marches de notre univers.

Cette carte blanche, c'est encore une manière de saluer l'envol d'une artiste romande vers une nouvelle scène européenne après la Tate à Londres. C'est aussi l'occasion de bousculer nos habitudes, d'aller voir au-delà du miroir de nos pages (et de nos écrans) et de vous offrir un bel objet.

Maya Rochat travaille par thèmes et sur des supports multiples. Alors, pourquoi pas un journal, après ses livres, ses bâches, ses écrans, ses caissons lumineux, ses impressions holographiques?

Cette édition d'*Entre-Temps* fait donc partie elle aussi de *Poetry of the Earth*, le grand thème visuel qui anime Maya Rochat en ce moment. Ici, au lieu d'une galerie ou d'un musée, l'artiste rencontre un journal. Télescopage de deux mondes, l'un qui angle, contextualise, explique, l'autre qui ouvre, respire et élargit sa focale jusqu'aux confins du cosmos.

gées de la Suisse» - j'ai repris le nom que lui avait donné ce couple de mycologues.

#### Comment fabriquez-vous vos images?

(Maya se lève, va chercher une diapo retransmise.) Ça sent encore la javel. Si on regarde de près, on voit la fine couche physique qui commence à altérer les couleurs de l'image. Ensuite je scanne ces images et je garde les plus belles... C'est magique.

#### Il y a les livres, les expositions et des performances...

Mon envie, c'est de ramener les gens à l'art, que ce soit au musée, dans un livre ou dans une exposition, de les inviter à voir la beauté, à réagir à la couleur. Pour mes performances, la musique est super importante, je veux procurer de la joie aux gens. Je travaille avec des artistes sonores comme Julie Semoroz ou Buvette, un musicien suisse qui fait de la pop. J'ai envie d'inviter les gens au musée pour danser et rêver. C'est artistique, mais c'est aussi un peu une teuf.

#### Il fallait éclater les frontières de l'œuvre?

J'ai eu un moment de rupture avec la photographie où on en revenait toujours au cadre. Je me sentais un peu coincée. J'ai commencé à imprimer en grands formats sur des bâches ou sur des papiers peints. J'ai voulu ouvrir mes images et faire de la place à celui qui regarde. Pour récompenser, dans un lieu d'exposition, des gens qui ont vu une image sur leur ordinateur, il faut proposer une expérience supplémentaire. C'est comme ça que les surimpressions, la transparence, les brillances, les découpes sont arrivées dans mon travail, pour que l'expérience du spectateur se complexifie.

Je fais des images qui essaient de résister au digital. Si tu les photographies, la plupart ne ressemblent pas à ce qu'elles

sont réellement dans l'espace. Je crois que cela donne de la force au travail. Il est physique, il est à expérimenter avec son corps et pas seulement son mental.

#### Votre travail est-il abstrait ou figuratif?

Dès le début de mes études en photographie, il y avait déjà une recherche de matière et de structure. J'ai toujours aimé combiner formes et couleurs. Aujourd'hui, la figuration du corps a complètement disparu de mon travail. J'ai l'impression que je suis rentrée à l'intérieur... Je suis allée encore plus vers l'abstraction, même si au début, c'était déjà une tendance. La couleur m'a permis d'amener de la joie, de rendre mon travail moins glauque.

Je m'étais presque installée dans le confort de l'abstraction, et d'un coup, la photo et sa figuration sont revenues avec «Les Fleurs protégées de la Suisse». J'aime bien être surprise dans mon travail. A travers mon art, j'essaie de refléter la vie. Comprendre la réalité m'intéresse, montrer la beauté de notre monde. Le motif permet de décrire clairement ce dont on parle: c'est de l'eau, c'est de la roche, c'est de la matière réelle. ■

Maya Rochat. «Poetry of the Earth», Maison européenne de la photographie, à Paris, du 7 juin au 1er octobre 2023. [www.mep-fr.org](http://www.mep-fr.org)

Maya Rochat. «Universal Law of the Matrix», Galerie C, à Paris, du 10 au 17 juin, puis du 29 juin au 17 juillet 2023.

«Poetry of the Earth», photobook. Art & Fiction. 240 p. Parution le 2 juin 2023.

«Maya Rochat», catalogue de l'exposition «Poetry of the Earth» qui revient sur dix ans de travaux. Coll. Percevoir, La Martinière, 128 p. A paraître le 2 juin 2023.

Poetry  
of  
the  
earth

Maya Rochat, «Poetry of the Earth» (Luna Park), 2022. (Maya Rochat/ Courtesy of the artist)

## Engagement

# Un art qui amplifie la vie

Depuis la sortie du covid, l'art écologique explose. Jouant sur la corde sensible, de la poésie et du réveil des imaginaires, il trace son chemin, à l'écart du monde tout-puissant de l'économie, dévorateur de ressources, dont il tente d'infléchir la course folle

Eric Tariant

Elle a la tête dans les étoiles, un pied dans le monde de l'art et un autre dans la terre. Après les Beaux-arts de Bordeaux, Suzanne Husky a complété sa formation par des études en paysagisme horticole, puis en permaculture et en agroécologie. Ses œuvres – des aquarelles, tapisseries, céramiques, documentaires et podcasts pleins de vie – tournent toutes autour des relations entre l'homme et le vivant. Signe d'un intérêt croissant pour ce que l'on nomme l'art écologique, Suzanne Husky, omniprésente dans les musées et les centres d'art cette année, a reçu, fin mars à Paris, le Prix Drawing Now. Son dada? La réintroduction des castors, ces rongeurs qui, grâce à leurs barrages, retiennent des millions de tonnes d'eau dans les nappes phréatiques. «C'est une espèce clé de voûte sans laquelle on ne peut penser la santé de nos écosystèmes», ne cesse de marteler à ses interlocuteurs cette artiste opiniâtre à l'air lunaire.

### Bifurcations

À l'image de cette Franco-Américaine, les artistes sont de plus en plus nombreux à bifurquer, à quitter le bitume pour travailler dans ou avec «la nature». De plus en plus nombreux à renouer des liens avec le vivant. La vitalité de l'art écologique irrigue les étagères des librairies, anime les salles de conférences et conquiert les musées et autres lieux d'expositions.

En témoigne la programmation du printemps 2023. En Suisse, les relations entre les humains et la nature sont au cœur de deux expositions. *Etre(s) ensemble*, au MEG à Genève, à laquelle participe notamment l'artiste néerlandais Thijs Biersteker, qui combine art et science pour sensibiliser les publics et inspirer des actions à même de protéger la planète. La Triennale Bex & Arts 2023 *Vivement demain!* réunit, pour sa part, architectes, musiciens, performeurs, comédiennes, céramistes et vidéastes. Leur objectif? «Nous confronter par la création à un avenir qui nous fait peur, nous polarise, nous fait idéaliser des passés dorés et contribue à répandre un pessimisme paralysant. En France, *La Nature en héritage*, thème de la XXe édition du Festival Photo de la Gacilly, le plus grand festival photographique en plein air de l'Hexagone, égaillera à partir du 1er juin, les rues et les places de cette petite cité morbihannaise. «*Nuits des forêts*, dans 170 forêts du pays, nous plongeront, dès le 9 juin, dans un large panel de pratiques, participatives, créatives et pédagogiques, qui évoquent les enjeux de la forêt, sa gestion et son devenir.

Bref, tous les voyants sont au vert pour cet art écologique, qui explose comme les feuilles des cerisiers pendant la fête multiséculaire d'Hanami au Japon. «C'est une petite révolution. Tout s'est accéléré depuis la sortie du covid. L'art écologique est devenu omniprésente», pointe, tout sourire, Lauranne Germond,

la cofondatrice et directrice de COAL Art et écologie, créée en 2008, pour encourager les pratiques artistiques autour de ces questions. «C'est un véritable phénomène. Tout va très vite depuis deux ans, alors qu'il ne s'était pas passé grand-chose depuis 2004, date de mon entrée en fonction dans le petit monde de l'art écologique, confirme Alice Audouin, présidente fondatrice d'Art of Change, une association qui relie l'art contemporain et les grands enjeux environnementaux.

Comment expliquer cette accélération? «Il a fallu que la maison brûle, que les catastrophes environnementales se multiplient, pour que les institutions muséales, les collectivités publiques et les financeurs fassent, enfin, de la question écologique une priorité et s'engagent à agir sur ce terrain», brocarde Bénédicte Ramade, enseignante à l'Université de Montréal et à l'UQAM (Université du Québec à Montréal). Avant d'ajouter: «L'urgence est telle, aujourd'hui, que l'on n'a plus le choix que d'écouter ces voix issues du monde de l'art.»

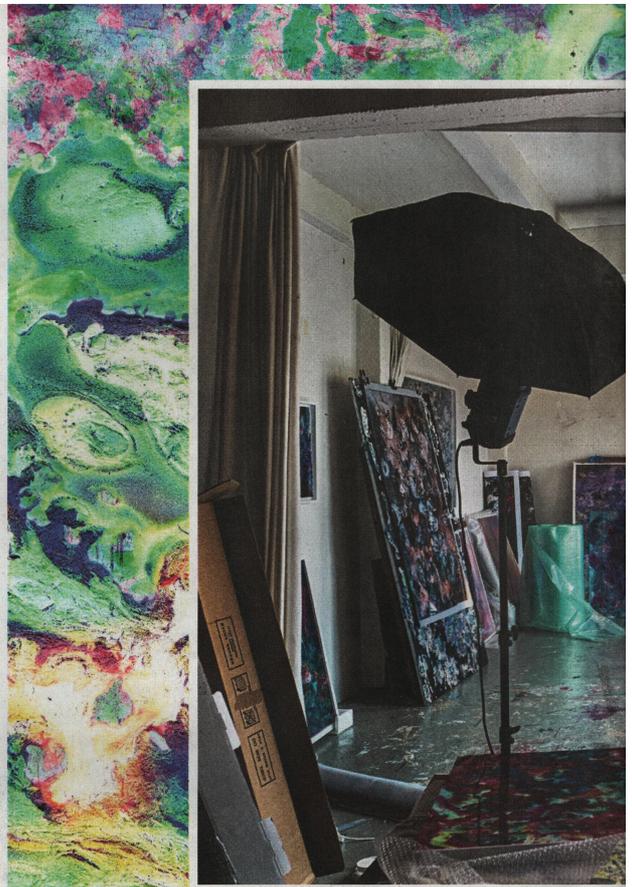
Écouter ces artistes qui viennent à la rescousse des scientifiques qui peinent à mobiliser la société. Ces créateurs qui ont le mérite d'agir à un autre niveau que les sciences, en faisant appel davantage à notre intuition, à notre sensibilité et à notre inconscient qu'à notre rationalité. Nous avons besoin des artistes, martèlent les initiateurs du Dark Mountain Project, un collectif, composé d'artistes, d'écrivains et de penseurs, qui œuvre à inventer un nouvel imaginaire.

### Cœuvres sonores

Besoin de ces artistes qui cherchent à rendre visibles les phénomènes qui échappent encore à nos consciences flottantes et à notre attention trop sollicitée. Comme le font Pali Meursault et Thomas Tilly en plongeant leurs micros au fond des crevasses des torrents glaciaires. Avant d'en ressortir avec des œuvres sonores comme le projet «Radio Glaces» qui capte les manifestations sonores des glaciers des massifs montagneux d'Isère, leurs mouvements et leur fonte, et alerte ainsi sur le réchauffement climatique. Leurs bandes sonores sont accompagnées de témoignages de scientifiques, glaciologues, géomorphologues, guides de montagne et autres gardiens de refuges. Et aussi de la population locale, qui, ayant compris que le phénomène était inéluctable, et que les glaces allaient continuer de diminuer, cherche à s'adapter à cette nouvelle donne.

Nicolas Floc'h s'intéresse, lui, aux fonds marins, qu'il explore depuis quarante ans, et documente depuis 2010, à l'aide de ses photographies, films et installations. A ces écosystèmes sensibles qui représentent 97% de l'eau de la planète et constituent le plus vaste espace disponible pour le monde vivant. A ces fonds marins, absents des représentations et des écrans de contrôle, qui «connaissent des transformations de plus en plus rapides et radicales depuis quinze ans», souligne-t-il.

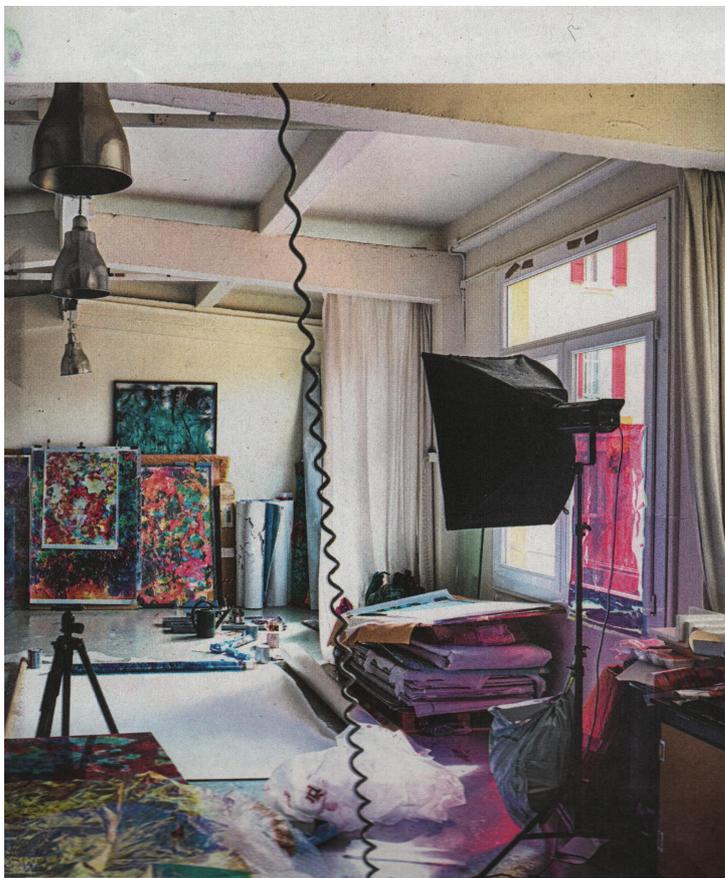
Besoin de ces plasticiens qui investissent le champ des actions politiques et symboliques, pour déprogrammer les imaginaires enkystés et brouiller les cadres trop rigides. Comme le fait Thierry Boutonnier, lauréat du Prix Coal art & environnement 2010, qui mène des projets associant plastique arboricole, poésie et participation citoyenne. Ce, en plantant des mini-forêts en bordure du périphérique parisien et dans des «dents creuses» de la capitale, ou en créant des œuvres, sur un chemin de randonnée des monts du Lyonnais, où il s'attache à transformer une arboriculture intensive de cerises en un milieu agrofrestier. «Les arbres nous aident à faire un pas de côté. A changer notre perception du temps, à sortir des injonctions d'efficacité, d'op-



Universal  
Law of the  
Matrix



Maya Rochat, «Language of Color (Les frontières sont des assins 2D)», 2022. (Maya Rochat/Courtesy of the artist)



Dans l'atelier de Maya Rochat à Lausanne, le 26 avril 2023. (Eddy Mottaz/Le Temps)

## Verbatims

### «Une sorte d'œuvre d'art totale»

**Simon Baker a rencontré Maya Rochat et découvert ses livres à la Tate Gallery. Il l'a invitée à produire une grande installation dans l'exposition «The Shape of Light» à la Tate en 2018. Devenu directeur de la Maison européenne de la photographie à Paris, il lui offre sa première monographie institutionnelle en France**

«La première fois que j'ai rencontré Maya Rochat, c'était à la Tate Modern. J'avais invité Offprint, qui soutient les éditeurs d'art et de design, à tenir sa foire dans le Turbine Hall de la Tate à Londres. Nous avions consacré une dizaine de tables aux artistes, en plus des maisons d'édition. Maya était l'une de ces artistes. Elle est arrivée avec des livres étonnants, dont un fait à la main, je crois que c'était *Vote for Me*. Je les ai achetés, mon boss aussi. Nous avons discuté avec elle. Elle était très intéressante. Ensuite, j'ai suivi un peu sa carrière, ses expositions. J'avais vu ses livres et beaucoup aimé son esthétique: la façon dont elle traitait ses photos avec de la peinture, dont elle utilisait et retravaillait ses photos. Petit à petit, j'ai vu qu'elle avait, en plus, une vraie ambition pour des œuvres à grande échelle, pour de grandes installations, de grandes bâches, un côté un peu immersif. Finalement, quand

nous avons monté cette exposition sur la photographie abstraite à la Tate en 2018, nous l'avons invitée à faire une installation immense. C'était incroyable.

»Lorsque je suis arrivé à la MEP, j'avais en tête de faire quelque chose avec elle. Non pas un bilan de carrière, mais plutôt une vue d'ensemble de son travail. Elle a une grande diversité de pratiques depuis ses premières œuvres jusqu'à aujourd'hui, elle a beaucoup évolué dans le temps. C'est rare d'être vraiment pile au milieu de la peinture et de la photographie. On ne peut pas dire qu'elle est peintre, on ne peut pas dire qu'elle est photographe, elle est artiste. Mais elle est aussi très, très forte en installation et en performance, en vidéo. Son travail est une sorte de *Gesamtkunstwerk* (une œuvre d'art totale). Ce qu'elle fait n'est pas facile à décrire. C'est à la fois un art abstrait et très coloré, mais il y a toujours une base dans le monde des images en lien avec la nature. Il est beaucoup question d'écologie. Elle est très inspirée par la nature, les lacs, les montagnes, les arbres et le paysage suisse. Je pense qu'elle parvient à créer un lien entre les objets naturels et l'environnement autour de nous. C'est un processus très construit avec des couches d'images différentes, superposées: cela donne une vraie profondeur à son travail. ■ **Eléonore Sulser**

### «Une fidélité à certaines images»

**Victoria Aresheva est la curatrice de l'exposition «Poetry of the Earth» à la Maison européenne de la photographie à Paris, qu'elle a rejointe il y a un an**

«Avec Maya Rochat, nous nous sommes rencontrées fin septembre, début octobre. Je suis allée à Lausanne, dans son atelier. Nous avons passé trois jours ensemble. On s'est bien entendues: au bout de trois jours, nous avions déjà l'idée de la structure de l'exposition, que nous avons gardée.

»L'exposition sera composée de cinq sections, trois pour ses travaux précédents, dont des travaux assez punks et personnels qui montrent une période plus radicale où elle déchire les images, les reconstruit, les peint à la bombe. Maya a une espèce de fidélité à certaines images, certaines formes, qu'on retrouve d'une série à l'autre. L'idée de l'exposition,

c'est de tisser des liens entre toutes ses séries, de montrer la mutation progressive de son travail.

»Les deux dernières sections sont consacrées à sa série actuelle, *Poetry of the Earth*, qui donne son nom à l'exposition. On y verra la série «Fleurs protégées de la Suisse» avec des motifs très végétaux et floraux, mais aussi des motifs plus abstraits, plus picturaux mais qui renvoient néanmoins toujours à la nature, souvent à ce qu'on ne peut pas voir à l'œil nu, mais qu'on voit au microscope ou au télescope. Maya est très intéressée par l'image scientifique.

»C'est une artiste très singulière. C'est atypique, cette profusion des formes et des couleurs et cette générosité, ces formats divers. Son chemin montre qu'elle est assez sûre d'elle parce qu'il n'est pas facile de faire des choses différentes des autres. Maya a une force et une foi dans son travail qui sont extraordinaires et rares. ■ **E. Sr**

### «Contre l'indifférence du monde»

**Dorothea Strauss a dirigé le musée zurichois Haus Konstruktiv avant de rejoindre La Mobilière, où elle a mis en place un département d'engagement sociétal jusqu'en 2022 et présidé, entre autres, le Prix Mobilière, un prix pour la jeune création, attribué à Maya Rochat en 2019**

«Maya Rochat et moi avons commencé notre voyage artistique et curatorial commun à l'automne 2018, puis tout s'est emballé. Elle a été nommée dans le cadre du Prix Mobilière, dont j'étais la présidente, et a remporté ce prix pour la jeune création en janvier 2019. Nous l'avons ensuite montrée à Artgenève. Puis, je l'ai invitée à une exposition individuelle de grande envergure au siège de La Mobilière à Berne. De manière spectaculaire, elle a transformé les lieux en une véritable explosion de couleurs. À l'été 2019, je l'ai invitée au Festival de Locarno dans le cadre du projet *Locarno Garden la Mobilière*. Nous y avons réalisé un projet commun avec le photographe vedette Peter Lindbergh, auquel participaient entre autres Shirana Shahbazi, Sandra Knecht et Kerim Seiler. Une grande publication a vu le jour fin 2019.

»Le travail de Maya Rochat est passionné et radicalement associa-

tif. En même temps, elle aborde les espaces de manière très précise et observatrice. Les transitions l'intéressent, tant dans sa méthode de travail liée à l'espace que dans son contenu – nous voyons toujours des mondes d'images qui se relient entre eux, se superposent, se potentialisent mutuellement. Maya Rochat est très préoccupée par l'empoisonnement massif de notre environnement, par lequel nous détruisons en permanence les formes de vie. Par son travail, elle veut toucher les sens, elle veut attirer l'attention. Toutefois, ce n'est pas avec un index levé, mais de manière ludique et amusante que ses œuvres créent des *wake up calls* et demandent aux visiteurs: comment veux-tu vivre à l'avenir?

»Maya Rochat conçoit son travail comme une invitation à voir le monde autrement, à le ressentir différemment et à se mobiliser pour cela. Elle occupe une place très crédible sur la scène artistique suisse et elle possède un langage puissant et audacieux qui la rend unique.

Je continuerai à planifier de nouveaux projets avec Maya. Je trouve fantastique la manière dont elle s'oppose de façon intelligente et véhémente à l'indifférence du monde. ■ **E. Sr**

timisation et des rapports de violence», pointe le quadragénaire, originaire du Tarn, à l'accent chantant et à la parole foisonnante, nourrie des ouvrages fondateurs de la pensée écologique.

## Suisse

46,3 millions de tonnes de CO2

Telles ont été les émissions de la Suisse en 2019, selon l'Office fédéral de l'environnement.

## Art

70 millions de tonnes de CO2

Ce sont les émissions supposées du monde de l'art à l'échelle planétaire par année, selon un rapport passionnant publié en 2021 par Julie's Bicycle, «The Art of Zero»; 74% de ces émissions sont engendrées par les déplacements des visiteurs. Le reste recoupe le transport des œuvres, les musées et foires d'art, les galeries, les maisons de vente, les voyages d'affaires, etc.

## Streaming

300 millions de tonnes de CO2

Telle est l'ampleur probable des émissions dues à la consommation de vidéos en streaming à l'échelle planétaire en 2018, selon The Shift Project. Cela représente au moins 1% des émissions mondiales.

### Tiers-lieux et Eco lieux

Mais c'est sans doute dans le champ des pratiques artistiques de transformation et de résilience que les propositions artistiques sont aujourd'hui les plus nombreuses et fécondes. Elles fleurissent dans des Tiers-lieux et Eco lieux, sous la forme de micro-utopies locales. Comme la ferme urbaine d'Olivier Darné, laboratoire de création à ciel ouvert, sis à 500 mètres de la station de métro Saint-Denis-Université. Sur un terrain d'un hectare, baptisé Zone sensible, où il a planté 200 arbres et introduit 230 espèces cultivées, il a créé «un lieu de reconversion professionnelle et d'apprentissage pour les petits et grands qui n'ont pas l'habitude de mettre les mains dans la terre et découvrent la nécessité primitive de se relier au vivant.» S'y mêlent expositions, concerts, débats, cinéma et théâtre, résidences de chefs, d'artistes et de chercheurs, visites guidées et ateliers pratiques.

Que vais-je apporter au monde en tant qu'artiste, s'interroge Jérémy Gobé à la sortie des Beaux-arts de Nancy, convaincu que les plasticiens doivent faire leur part. Il a trouvé sa voie, il y a 10 ans: protéger les barrières de corail à travers le monde, en mêlant art, science et technologie. Pour ce faire, il a créé un projet entrepreneurial afin de développer des recherches – artistiques, scientifiques et industrielles – tout en menant des actions de sensibilisation auprès des scolaires et du grand public.

Face aux crises écologique et climatique, l'art peut-il être un catalyseur du changement, une force de mobilisation de la société? «Une œuvre seule ne peut pas grand-chose», glisse Bénédicte Ramade. La force des créations artistiques tient avant tout, souligne-t-elle, à leur capacité à provoquer des débats et à les porter sur la place publique, à jouer le rôle de sentinelles et d'éveilleurs. C'est ce que fait Suzanne Husky, ébranlée par les feux de la forêt landaise durant l'été 2022, avec ses œuvres mettant en scène des castors, ces rongeurs qui, insiste-t-elle, maintiennent les incendies à distance et «amplifient la vie». Ils sont une solution face au réchauffement climatique, souligne le dernier rapport du GIEC. A condition, pointe l'artiste d'origine bordelaise, «de s'allier avec eux et de les laisser œuvrer.» ■

### Pour aller plus loin:

«Novacène. Art & climate crisis». Sous la direction d'Alice Adouin. Editions Lord Byron, 2023.

«Vers un art anthropocène. L'art écologique américain pour prototype». De Bénédicte Ramade. Les presses du Réel, 2022.

«Art et Ecologie». De Lauranne Germond et Loïc Fel avec Joan Proumier. Editions Palette, 2021.

«Un Art écologique - Création Plasticienne et Anthropocène» de Paul Ardenne. La Muette. Le bord de l'eau, 2018.

**G**lanés sur Google actualités, ces quelques titres d'articles et de posts liés à l'activité récente du télescope spatial James Webb (JWST) ont toutes les qualités pour se qualifier au rang de sublimes morceaux de poésie scientifique. Cet instrument détecte «une collision galactique plus brillante que mille milliards de Soleil», découvre «le plus vieux trou noir de l'Univers, d'une masse colossale», examine «la plus lointaine des galaxies», observe «la mort d'une étoile», la nébuleuse de la Carène, le Quintette de Stephan, le «champ profond», ou «une mystérieuse vapeur d'eau sur une exoplanète». Il permet d'élaborer des «modèles plus précis de galaxies qui existaient au «printemps cosmique», lorsque les galaxies poussaient de minuscules «bourgeons» de nouvelle croissance». Il nous fait «voyager dans le temps».

Avec leur avalanche de superlatifs et leur lyrisme stellaire, ces titres suffisent à donner le vertige (ainsi qu'à faire mentir toutes les théories sur la fin des grands récits technico-scientifiques). Depuis la publication de la première image générée à partir des données recueillies par le télescope, le 11 juillet 2022, nous avons dû nous habituer à ce que Maya Rochat nomme des «petites révolutions hebdomadaires». Les annonces des découvertes permises par ce nouvel outil sont incessantes et touchent à des questions aussi diverses que la formation des étoiles, les exoplanètes, la vie dans l'espace, ou encore l'âge de l'Univers. Comme le souligne l'artiste, ces découvertes sont «troublantes car elles mettent en question notre vision de la science». Mais qu'en est-il spécifiquement des images que le JWST génère?

### Lever de Terre

Depuis l'envoi du premier objet humain dans l'espace (un missile V2, en juin 1944), l'ingénierie spatiale nous a abreuvés d'images spectaculaires. Le 24 octobre 1946, un V2 américain prend des photographies de la Terre à une altitude de plus de 100 kilomètres et elles sont publiées dans le magazine *Life*. L'année suivante, l'altitude monte à 150 kilomètres et on voit de mieux en mieux la courbure de notre planète. En 1967, le satellite américain ATS-3 obtient une image couleur haute résolution de l'ensemble du disque terrestre, qui est rapidement rendue publique. Le 24 décembre 1968, l'astronaute William Anders prend le célèbre cliché du *Lever de Terre*, pendant la mission Apollo 8 qui survole la Lune. En 1972, la NASA dévoile *La Bille bleue*. En 1990, c'est un autre cliché iconique, capturé le 14 février par le vaisseau Voyager 1 à une distance d'environ 6,4 milliards de kilomètres de notre planète qui vient augmenter ce corpus. Et voilà *Un Point bleu pâle*, qui inspirera le titre d'un ouvrage au célèbre astrophysicien et génial vulgarisateur, mort en 1996, Carl Sagan.

Ces images (puisqu'on ne peut toujours pas parler de «photographie» au sens strict) ont au moins deux points communs: elles nous ont montré la Terre depuis un espace extraterrestre et, ce faisant, ont contribué à alimenter une prise de conscience de notre position dans le cosmos, dont les répercussions ont été de nature métaphysique, philosophique, et surtout écologique. L'impact des premières images de la Terre vue de l'espace sur le mouvement environnemental a d'ailleurs été souvent souligné.

### Espace

# Comment le James Webb change le monde

Avec leur clarté et leur niveau de détail inouïs, les images du télescope spatial nous donnent accès à une nouvelle mesure de l'échelle cosmique. Un support pour un nouvel âge spatial?

Jill Gasparina

Prochaine  
Sortie  
galaxie

«Tout le monde a vu les photographies et a constaté que nous occupons une planète qui était belle, tout à fait unique, très finie et possiblement fragile. Le mouvement écologiste a pris son envol à partir de ce moment-là, [un] effet du programme spatial américain [qui] n'a jamais été prévu ou anticipé», écrit ainsi l'activiste américain Stewart Brand en 1999 dans son livre *The Clock of the Long Now*, lui qui avait justement mené dès 1966 une campagne médiatique pour que la NASA rende publiques ces images. Mais l'impact des images du JWST est a priori différent, puisque le télescope, en orbite terrestre à plus de 1,5 million de kilomètres, tourne ses yeux en forme de miroirs hexagonaux vers l'Univers, et non vers notre petite planète bleue.

En 2014, la chercheuse américaine Elisabeth A. Kessler publie un ouvrage dans lequel elle questionne la place des images produites par Hubble dans l'histoire des représentations scientifiques et artistiques. Lancé en 1990, Hubble a réinventé, explique-t-elle, l'esthétique des représentations cosmiques en massifiant dans l'astronomie, mais aussi dans la culture populaire, un style visuel défini par

«des couleurs saturées, un contraste élevé et des détails riches, ainsi que des positions majestueuses et des éclairages spectaculaires». D'après Kessler, Hubble réitère une imagerie de paysage à la fois sublime et romantique, celle des peintres de l'Ouest sauvage.

Aujourd'hui, et malgré l'accomplissement technique révolutionnaire qu'il représente, le JWST génère des images qui ne rompent pas fondamentalement avec cette esthétique épique. Elles l'exacerbent seulement, dans une course à la définition. La super-acuité, la clarté presque folle de ces images a d'ailleurs suscité nombre de comparaisons avec celles de son aïeul, sur le mode «avant-après», un genre déjà d'actualité quand les images d'Hubble étaient confrontées à celles des observatoires terrestres dans les années 1990.

### Du plein plutôt que du vide

Mais les temps ont changé et ils sont durs pour Hubble. La différence entre l'image des «Piliers de la création» prise en 1995 par deux chercheurs de l'Université d'Arizona, et la version JWST 2022 des mêmes piliers est à cet égard très instructive. Le niveau de détail et la luminosité de la seconde image sont infiniment supérieurs, de sorte que l'image semble désormais remplie d'étoiles et de galaxies: le télescope spatial James Webb nous montre un Univers rempli, là où l'on croyait trouver du vide. Notre idée de l'infini en a encore pris un coup. Et nous voilà renvoyés à notre «connexion cosmique», cette idée saganesque (encore lui) que nous sommes faits de matière stellaire: «Toute la matière rocheuse et métallique sur laquelle nous reposons, le fer dans notre sang, le calcium dans nos dents, le carbone dans nos gènes ont été produits il y a des milliards d'années à l'intérieur d'une étoile géante rouge» écrivait-il en 1973.

Pour la publication des images, la NASA s'en est tenue à sa politique de communication habituelle. Avec ses partenaires, les agences spatiales européenne et canadienne, elle fait de leur dévoilement un événement global à la fois populaire et collectif. C'est au président américain en personne qu'est revenu l'honneur de divulguer le premier cliché du téles-

(NASA, ESA/Hubble Heritage Team)



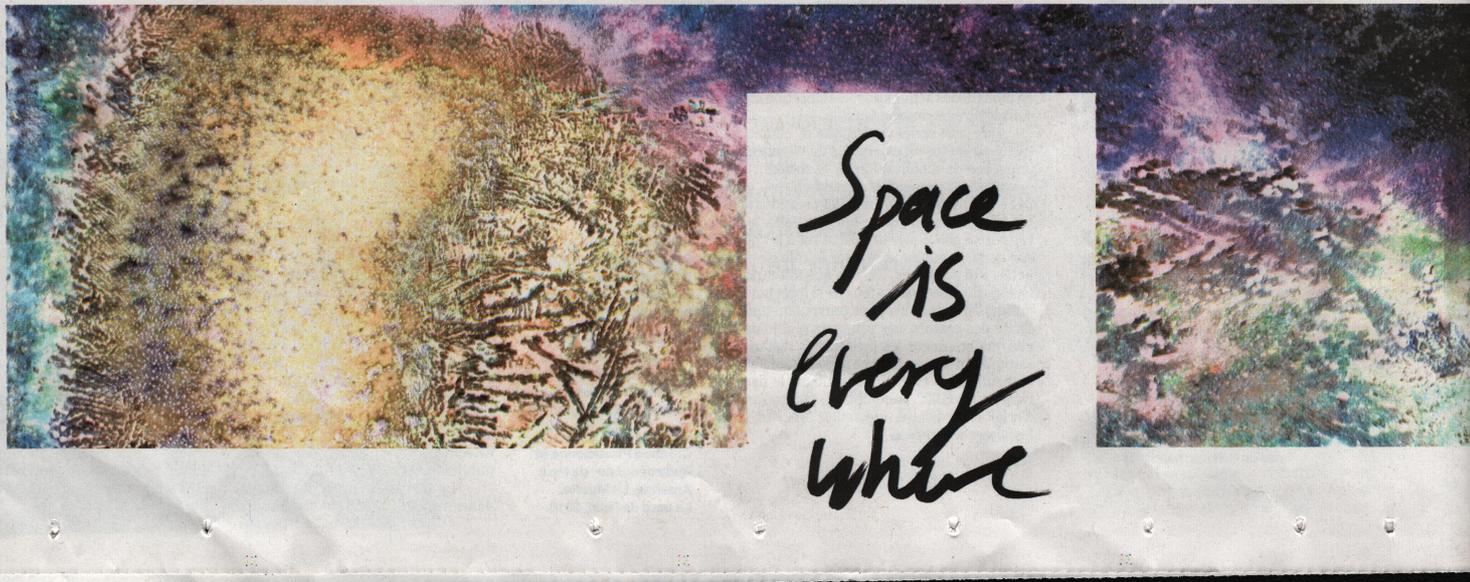
Les piliers de la création, dans la nébuleuse de l'Aigle, vus dans le visible par le télescope Hubble en 2014 (à gauche), et dans l'infrarouge, en 2022, par le James Webb.

cope, le 11 juillet 2022. Dès le lendemain, lors d'un live suivi par 1,5 million de personnes, plusieurs autres images ont été rendues publiques (et téléchargeables), réunissant scientifiques et simples enthousiastes dans un même mouvement de sympathie mondiale. Et s'il n'existe aucune étude portant sur le pourcentage de la population qui a modifié son fond d'écran ou son image de profil à cette date, il est clair que ces images sont devenues immédiatement virales.

### Une tranche de chorizo

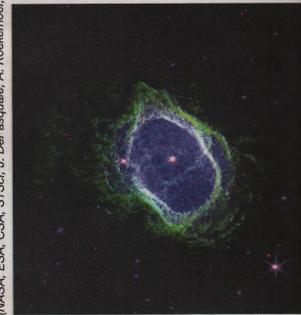
Mi-juillet 2022, il était impossible d'aller sur les réseaux sociaux sans être confrontés à des dizaines d'images du télescope. Depuis lors, la NASA alimente régulièrement le site officiel du JWST en clichés, qui sont immédiatement repris, commentés, détournés. Cette viralité s'est, comme il se doit, traduite par son lot de memes et de canulars. Fin juillet 2022, le physicien Etienne Klein tweete l'image d'une tranche de chorizo sur fond noir, assortie d'une légende savante désignant l'astre comme étant Proxima du Centaure. «Ce niveau de détail... Un nouveau monde s'ouvre à nous», s'amuse Klein, avec son habituel humour pince-sans-rire, qui échappe cependant à une partie du public.

Par-delà ce genre de blagues, les appropriations en cascade de ce corpus d'images sont la preuve d'un intérêt général pour les réussites du télescope, intérêt partagé par les artistes. En décembre dernier, l'artiste coréen





La nébuleuse de l'anneau austral, mise en couleur à partir d'un cliché infrarouge pris par le James Webb en 2022. En haut, la NASA a utilisé le rouge pour montrer l'hydrogène froid (environ 220 °C) et le bleu pour l'hydrogène chaud (plus de 10 000 °C). En bas, l'équipe d'Olivier Berné, à Toulouse, a préféré le vert et le bleu pour représenter les gaz froids et chauds.



(NASA, ESA, CSA, STScI, J. DePasquale, A. Koeltmoor, A. Pagan)

Choe U-Ram présentait à Séoul son installation *Little Ark*, qui reprenait, comme une réplique, la forme des miroirs hexagonaux du télescope, tandis qu'en juillet dernier, la publication des premières images du JWST inspira à l'artiste français Hugo Pernet l'œuvre picturale *Photography of the Whole Universe*, reprenant l'idée d'un zoom infini. Les exemples ne manquent pas.

Avec sa forme si bien définie et ses hexagones dorés, le JWST est un bijou technique, mais son dessin fait de lui un logo parfait, illustrant l'amour de la science, la curiosité et le plaisir tout humain de l'exploration. Comme les rovers martiens *Perseverance* ou *Curiosity*, il est aujourd'hui une personnalité publique. Et tout le monde l'aime. ■



Maya Rochat, «Poetry of the Earth» (Salt 633), 2023. (Maya Rochat/Courtesy of the artist)



## Les couleurs de l'espace, donner à voir l'invisible

**Les images captées par les télescopes ne ressemblent guère à celles qui sont diffusées. D'ailleurs, beaucoup de ces instruments observent une lumière que nos yeux sont incapables de percevoir**

Rien n'est plus subjectif que la couleur. «Il faut vraiment insister là-dessus, elle est avant tout une sensation physiologique, fabriquée par nos neurones, rappelle le physico-chimiste Bernard Valeur, auteur du passionnant blog *Questions de couleurs*. La couleur est l'une des plus belles manifestations des interactions entre les ondes lumineuses et la matière, mais elle n'existe pas de manière intrinsèque.» Ainsi, une tomate nous paraîtra rouge de jour mais grise la nuit, notre œil étant incapable de distinguer des nuances colorées dans la pénombre. «Et un taureau ou une abeille, même en plein jour, ne la percevront pas de la même manière que nous.»

Suivant les réglages de son appareil, ou ceux appliqués après la prise de vue, un photographe nous offrira un rendu très différent. «On retrouve cette subjectivité dans les images astronomiques, même dans celles qui sont prises par des télescopes qui observent la lumière visible. Il y a une recherche esthétique, pour montrer les images au public le plus large. Mais elles sont également utiles aux scientifiques, par exemple pour atténuer une couleur trop présente qui masque d'autres nuances moins visibles mais toutes aussi importantes.» En effet, chaque couleur révèle la présence d'un élément chimique ou d'un phénomène.

### Rayonnement infrarouge

«Il y a beaucoup d'étapes entre l'image brute et celle que l'on diffuse, souligne Olivier Berné, de l'Institut de recherche en astrophysique et planétologie de Toulouse, responsable d'un programme d'observation de la nébuleuse d'Orion avec le télescope spatial James Webb, lancé en décembre 2021 par la NASA et l'ESA, et auteur d'un ouvrage à paraître sur ces recherches\*. Un engin doté de capteurs visant préférentiellement l'infrarouge, alors que le télescope Hubble, en orbite depuis 1990, voit surtout dans le visible et l'ultraviolet.

A quoi ressemble l'image brute sortie de l'un des capteurs du James Webb? A rien! Car les maigres signaux du cosmos sont noyés par le rayonnement infrarouge émis par le télescope lui-même... «Bien que sa température soit voisine de -223 °C (50 K), son propre

rayonnement est important, précise Olivier Berné. On doit donc réaliser une prise de vue en masquant le capteur, puis soustraire ce signal des observations du cosmos.»

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, le télescope ne pratique pas de pose longue, mais des dizaines, voire des centaines, de brefs clichés de sa cible. «A chaque pose, on décale très légèrement le champ de vision; cela permet de supprimer des défauts de mesure sur les pixels. On effectue ensuite une moyenne pour chaque point de l'image, qui donne un cliché brut mais nettoyé. C'est à partir de celui-ci que nous travaillons.»

Un détail qui a son importance: les capteurs du télescope produisent des images en nuances de gris qui correspondent à une longueur d'onde dans le domaine de l'infrarouge. «Avec le James Webb, nous avons accès à 30 longueurs d'onde différentes!»

### Une part de subjectivité

Pourquoi travailler ainsi avec des filtres? «Parce que chaque longueur d'onde correspond à un phénomène différent, répond Olivier Berné. Ainsi, le filtre centré sur 1,8 µm révélera l'hydrogène monoatomique, si chaud que la molécule d'hydrogène est dissociée. A 4,8 µm, on voit au contraire de l'hydrogène plus froid, sous forme moléculaire.»

Forts de ces multiples clichés d'une même région du ciel, les astrophysiciens peuvent ensuite en produire des versions colorées, en attribuant des couleurs à des longueurs d'onde invisibles à nos yeux. Ils font appel pour cela à ce qu'on a improprement baptisé de la «fausse couleur» mais qui est plus exactement un «code couleur». Un choix certes arbitraire, mais qui respecte une règle tacite: «On transpose les couleurs en respectant leur ordre chromatique», précise Olivier Berné. Comprendre: à une courte longueur d'onde infrarouge sera attribuée une courte longueur d'onde visible, par exemple le bleu; à l'opposé, une grande longueur d'onde infrarouge sera transposée en rouge.

«Ce traitement laisse une part de subjectivité, de créativité, et il n'est pas rare que des graphistes travaillent avec les scientifiques pour obtenir un rendu final.» La NASA possède d'ailleurs sa propre charte et ne diffuse que des images traitées par ses soins. N'hésitant pas, parfois, à mêler des images d'un télescope avec celles d'un autre instrument, pour avoir un rendu plus spectaculaire.

«Nous avons réalisé la mise en couleur des images d'Orion issues du

James Webb sur lesquelles nous travaillons. Nous sommes libres de les diffuser nous-mêmes, par exemple dans nos travaux ou dans notre communication, mais la NASA n'a utilisé que les siennes.»

Ces images, souvent magnifiques, parfois spectaculaires, sont parfois critiquées voire taxées de «fake», notamment sur les réseaux sociaux, accusant la NASA de les fabriquer de toutes pièces. Mais les images brutes, non retravaillées, n'auraient aucun sens pour le public. «Nous produisons une science très pointue qui touche peu de gens directement, rappelle Olivier Berné. Ces images en couleur sont indispensables pour donner une vision scientifique correcte à un très large public. C'est essentiel pour la vulgarisation.»

Pour l'astrophysicien français, le débat sur l'usage des fausses couleurs n'a pas lieu d'être. «Mieux vaudrait s'interroger sur le message politique véhiculé par ces images. Ce n'est pas un hasard si c'est Joe Biden en personne qui a révélé le premier cliché du James Webb en juillet dernier.» Le président américain avait alors tenu un discours enflammé: «Ces images vont rappeler au monde que l'Amérique peut faire de grandes choses et au peuple américain – en particulier à nos enfants – que rien n'est au-dessus de nos capacités.»

### La «Main de Dieu»

Des images qui diffusent un message parfois empreint de religiosité, à l'image de l'une des photos les plus emblématiques de Hubble, obtenue en 1995. Elle présente une structure en forme de piliers dans un amas d'étoiles de la nébuleuse de l'Aigle, à 6500 années-lumière de nous. Scientifiquement, cet amas est nommé «NGC 6611-M16». Un nom bien peu sexy! «La NASA a choisi de baptiser cette région «les piliers de la création», c'est une référence directe à la Bible», souligne Olivier Berné. L'agence spatiale américaine a, depuis, conduit une nouvelle incursion dans le vocabulaire religieux avec une image prise en 2014 de l'objet B1509 avec le télescope à rayons X NuSTAR, une version colorisée du nuage de matière éjecté par l'explosion d'une étoile. Son surnom? La «Main de Dieu». Rien que ça. ■ Denis Delbecq

\* Olivier Berné, «Destination Orion», Editions Dunod, à paraître le 30 août 2023.





Maya Rochat,  
"Language of  
Colors" (Galactic  
Evolution  
2D), 2022.  
(Maya Rochat/  
Courtesy of  
the artist)

Bibliothèque

# Le livre comme voyage cosmique

Amoureuse des imprimés et du papier, Maya Rochat a créé de nombreux livres d'artiste et s'apprête à faire paraître «Poetry of the Earth», chez Art & fiction à Lausanne. Une somme qui invite le lecteur à une expérience sensorielle, que les écrans ne peuvent lui offrir

Julien Burri

Le sol de l'atelier est beau, avec ces taches de peinture. On dirait un tableau. Un mur est tapissé de livres. Sur une table, l'artiste a réuni quelques titres fétiches.

Le livre est au cœur de la pratique artistique de Maya Rochat. «C'est une expérience. J'aime l'intimité qu'offre l'objet livre. La mémoire fonctionne différemment, s'imprime autrement dans l'esprit. Je me rappelle beaucoup moins ce que je lis ou regarde sur un écran.»

Les livres de Maya Rochat, on a envie de les sentir, de les toucher, pour voir comment ils sont faits, la matérialité de leurs encres et de leurs papiers. Ils ne cessent d'évoquer d'autres livres, qui les ont précédés: on pense aux papiers marbrés qui ornent la reliure

interne des ouvrages anciens, parfois leur couverture. Aux atlas de géographie, aux manuels de biologie ou de sciences naturelles.

Il n'y avait quasiment pas d'images dans son enfance, passée dans la forêt, à Bavois (pas d'écrans, pas de livres, ni de visites au musée). Pourtant, les images ont surgi. Le premier livre qu'elle a choisi de nous montrer a été composé à partir de ses dessins d'enfant, par sa mère. «Je vivais beaucoup dans ma tête, je dessinais et je parlais en même temps, cela devait être assez cocasse», sourit l'artiste. Sur les feuilles de papier quadrillé figurent des bergères et des héroïnes armées de pistolets. Un dessin évoque à la fois *Alerte à Malibu* [Pamela Anderson en maillot de bain] et le style de Basquiat. «Je ne sais pas d'où cela sortait, je n'avais pas ces références, nous n'avions pas la télé!» Tout est là pourtant, comme préfiguré: le goût des couleurs, de la nature, l'esprit punk, le jeu avec les normes de la beauté et de la féminité, tout ce que l'on retrouvera dans ses travaux à venir. Les livres révèlent autant le passé que le futur.

### Cochons sauvages

Plus tard, en 2008, son premier livre d'artiste, à l'ECAL, mélange dessins, textes et peintures. «C'est encore très bourrin», commente Maya Rochat. Le titre est savoureux: *Durch den Wald, wo die wilde Schweine sind* (A travers la forêt, où se trouvent les cochons sauvages). Ne cherchez pas à l'acquérir, c'est un exemplaire unique.

Depuis, à peu près tous les deux ans, l'artiste publie un livre qui résume toute une période de son travail et en opère la synthèse.



Maya Rochat, «Poetry of the Earth (Paper 400)», 2023. Photo: Maya Rochat/Courtesy of the artist



LUCITÉ

MIGROS-POUR-CENT-CULTUREL-CLASSICS présente

**FREIBURGER BAROCKORCHESTER**

DI 21\*05\*2023 À 18 H  
VICTORIA HALL GENÈVE

KRISTIAN BEZUIDENHOUT\* direction et piano  
LORENZO COPPOLA\* clarinète  
CORINA GOLOMOZ\* alto

WOLFGANG AMADEUS MOZART  
Symphonie N° 25  
Trio «Les Quilles»  
Concerto pour piano N° 9 «Jeunehomme»

BILLETTERIE  
migrrosbilletterie.ch

SERVICE CULTUREL MIGROS GENÈVE  
Rue du Commerce 9, 1204 Genève  
Tél. 058 568 29 00  
Shop Info Bâle-Mitt

ORGANISATION  
Service culturel Migros Genève  
migrros-pour-cent-culturel-classics.ch

migrros classics pour-cent-culturel

Partenaires: Migros, Espace 2, Victoria Hall

Journées photographiques de Bienne  
Bieler Fototage  
Biel/Bienne  
Festival of Photography

Physicalities  
5.-28.5.2023

Partenaire média: LE TEMPS

FESTIVAL BLACK HELVETIA

DU 16 MAI AU 3 JUIN 2023 À NEUCHÂTEL

EXPOSITION, CONFÉRENCES, TABLES RONDES, ATELIERS, PERFORMANCES, FILM, CONTES ET DÉFILÉ DE MODE

BLACKHELVETIA.CH

FBH

Partenaire média: LE TEMPS

Sébastien Mithard, Neuchâtel 2023 | Lucie Dubois | De la ville à la ville, 2019-2022 | René Schweizer, Festival Photographique, 2008-2021

Ma tête à couper, avec le graphiste Jeremy Schorderet, paraît en 2011 chez Hardcopy (grâce à l'éditrice Delphine Bedel). La photographie d'un cendrier en forme de conque (le symbole de Vénus, déesse de la beauté, ici joyeusement chahuté) dialogue avec des roses sur la page qui lui fait face. «J'avais 22 ans à l'époque, je me demandais ce que c'était que d'être femme.» L'artiste a collé son propre visage sur celui d'un chevalier orthodoxe, peut-être un Saint-Georges? Ou l'a superposé sur celui d'un masque d'Angelina Jolie (repris chez l'artiste Paul McCarthy), réputée alors être la plus belle femme du monde.

#### Couleurs fluo et «punchy»

Vote for Me!, qu'elle publie avec le graphiste Nicolas Leuba, toujours chez Hardcopy, détourne la recherche de reconnaissance sociale. Un slogan surgit, au détour d'une page: «Je vous aiderais bien, mais ce n'est pas dans ma nature.» Il est réalisé en risographie, technique proche de la sérigraphie, utilisée pour imprimer les fanzines. Couleurs fluo et punchy. Les 50 exemplaires de l'édition de tête ont été tagués à la bombe orange, chacun devenant unique. Paradoxalement, ce livre qui s'amuse de la quête de succès lui ouvrira les portes de la Tate Modern de Londres, où elle sera exposée plus tard (dans l'exposition collective *The Shape of Light: 100 Years of Photography and Abstract Art*, dirigée par Simon Baker en 2018).

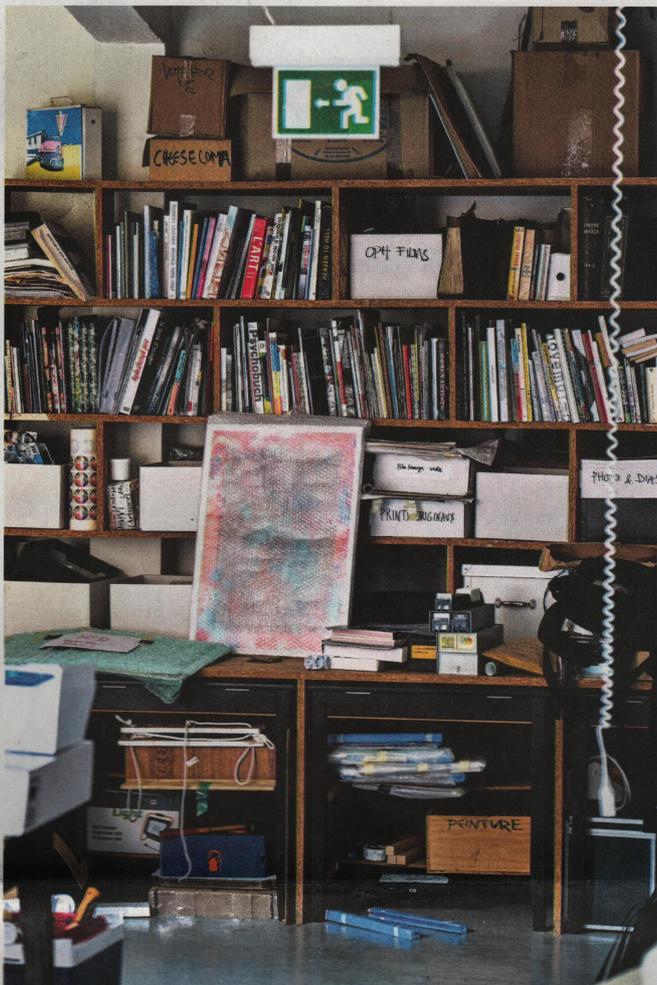
Dans les ouvrages suivants, l'aspect punk est moins frontal, la beauté de plus en plus assumée. *A Plastic Tool* (Meta/books, 2015) joue avec notre regard, brouillant les limites entre photographies, peintures et impressions, matières, sensations et couleurs. Voici un sapin, et, sur la page qui lui fait face, de la fourrure. Ça pique et c'est doux. Certaines images reviennent, au fil des ouvrages, comme les mains levées de l'artiste: «C'est mon côté suisse, je lève la main pour parler», s'amuse Maya Rochat.

#### Les morsures de l'acide

Son premier grand livre, publié aux Editions SPBH, à Londres, en 2017, s'intitule *A Rock Is a River*. Le monde est devenu liquide; tout bouge, si on change d'échelle, y compris les montagnes. «La nature peint pour nous, il s'agit de l'observer.» Parfois, on ne sait plus qui, de Mère Nature ou de l'artiste, est aux manettes.

Voici un sol craquelé; on dirait une planète inconnue. «C'est de la spiruline», explique Maya Rochat, révélant le petit accident à l'origine de l'image: «J'avais étalé de la spiruline liquide sur une feuille de plastique. La nuit, j'ai entendu des bruits étranges. C'était la spiruline qui se craquelait en séchant.» L'œuvre, qui s'est faite «toute seule», a été ensuite numérisée afin d'être agrandie et imprimée.

Mousse, pierres, vues prises à Verzasca, au Tessin, côtoient des photographies de



Dans l'atelier de Maya Rochat, à Lausanne, la bibliothèque occupe une place de choix. L'artiste s'entoure de livres qui l'inspirent, comme ceux du Japonais Daisuke Yokota ou du Suisse Beni Bischof. (Eddy Mottaz/Le Temps)

motifs similaires, réalisées par ses parents avant sa naissance. «Le goût pour cadrer les images, je le dois peut-être à mon père qui était carreleur, et qui avait l'œil», glisse l'artiste. Cette trame émotionnelle sous-tend l'ensemble du livre et lui donne sa profondeur. Dans l'édition de tête, Maya Rochat a réutilisé les plaques en offset de l'édition courante, les mordant avec de l'acide. Les images semblent à la fois se former et se détruire sous nos yeux, comme si elles n'étaient pas encore complètement fixées et continuaient de bouger.

Après le très beau *Living in the Painting* (La Mobilière & Ciao Press, 2020), reprenant et manipulant des œuvres peintes lors de *painting performances*, réalisées sur les films plastiques d'anciens rétroprojecteurs d'écoles, *Poetry of the Earth* paraîtra dans quelques jours chez l'éditeur lausannois Art & fiction. Près de 240 pages de déflagrations de couleurs.

Chaque page est construite par couches, c'est un feuilleté de plans superposés. Un feuilleté, comme un livre. C'est pour cela qu'elle semble vibrer et vivre.

#### Les mystères de l'univers

La beauté peut permettre une prise de conscience, à la hauteur de chaque lecteur, de la nécessité de prendre soin de la nature dont nous faisons partie. En tournant les pages, c'est le voyage cosmique, coloré, à la fois abstrait et organique de la fin du film 2001, *l'Odyssée de l'espace* de Kubrick, qui vient à l'esprit. Un voyage jusqu'aux mystères de l'univers. «Ce livre est une expérimentation visuelle avec la matérialité de l'image photographique et picturale, reliant l'infiniment grand avec l'infiniment petit. Imprimées en panchromie (c'est-à-dire en sept passages de couleurs au lieu de quatre), les pages deviennent des peintures où chacun peut voir ce qu'il veut», nuance l'artiste.

Une betterave coupée en deux, un volcan côtoient des diapositives de fleurs sauvages. «J'avais envie de donner à ces diapos une nouvelle vie», commente la plasticienne qui les a peintes, parfois avec des produits corrosifs. Ces images qui parlent d'une nature menacée semblent elles aussi se dissoudre.

Des taches d'encre évoquent des bactéries observées au microscope, à moins que ce ne soient des fantômes, piégés par un photographe spirite. On ignore, en regardant ce livre, s'il dévoile des mousses extraterrestres, l'intérieur de notre corps, ou l'étoffe dont nos rêves sont faits. Les trois à la fois sans doute. Et les feux d'artifice d'une Mère Nature en train de disparaître, avant de reprendre ses droits.

Maya Rochat, «Poetry of the Earth», Art & fiction, 240 p. Parution le 2 juin.

PUBLICITÉ



## ÉDITION SPÉCIALE «POETRY OF THE EARTH» DE MAYA ROCHAT

La série «Poetry of the Earth» explore les possibilités techniques des arts imprimés. Elle propose des images multidimensionnelles volontairement spectaculaires. «Galactic Evolution» est, à la base, un collage réalisé avec de l'argile, de la colle blanche et diverses encres. Après séchage, la matière est scannée puis agrandie et imprimée en offset sur un laminage holographique qui polarise les couleurs et crée un effet de brillance.

#### Galactic Evolution 5D

Ceuvre au format 48 x 65 cm. Tirage sur alu 2 mm avec un cadre de montage arrière. Deux orientations possibles: horizontale et verticale. Disponible également en tirage simple.



Edition limitée à 500 exemplaires.  
Montage alu avec cadre de suspension: CHF 350.-.  
Tirage seul: CHF 150.-.

**Réduction de 20% pour les abonnés du «Temps».**  
Offre valable jusqu'au 15 juin 2023.



# Le chemin des étoiles a du sens avec Maya Rochat qui, dans son travail, embrasse l'univers. Certains astres ont beaucoup compté dans son parcours, l'artiste les désigne et nous explique pourquoi

Eléonore Sulser  
@eleonoresulser

Une arrivée dans la vie éclairée à la bougie, une roulotte, un cheval, une petite enfance sur les routes, puis un peu dans des fermes et beaucoup dans la forêt. Maya Rochat vit ces débuts singuliers, en lien avec les animaux, les arbres, la terre. Un environnement propice au développement de l'imaginaire et de la créativité. Toujours, dit-elle, elle a su qu'elle voulait créer.

Aux sources de son travail, il y a aussi une colère. Celle de la découverte de notre société, de son injustice et de la souffrance qu'elle génère. Ce monde violent qui ne pense plus à l'importance du vivant, au sens de l'existence, qui a perdu les rythmes du monde et qui s'échine à séparer l'humain de l'univers.

Dans une constellation foisonnante, dont ne figurent ici que des étoiles cardinales, Maya pointe les professeurs qui, très tôt, l'ont reconnue en tant qu'artiste, comme Katherine Müller, Pierre Fantys ou Delphine Bedel. Elle raconte les curateurs qui l'ont soutenue en Suisse et en Angleterre, comme Dorothea Strauss ou Simon Baker; les artistes qui ont compté pour elle, comme Klimt ou Schiele pour les anciens, Ghada Amer, Elke Silvia Krystufek ou encore Pipilotti Rist, plus près de nous.

«Je n'ai pas de maître en spiritualité, mais il y a des gens qui m'intéressent», dit l'artiste, qui rappelle sans cesse que nous sommes une part du cosmos. «Apprendre l'introspection, la méditation, ce sont des choses qui, clairement, font partie de mon parcours et qui sont importantes. J'ai envie de croire que chacun trouve son outil pour se connecter finalement aux vivants ou à soi-même.»

## La Revanche

«J'ai 1 an et demi quand on part en famille dans une roulotte et 4 ans quand le voyage se termine. Ce sont des sensations plus que des souvenirs. Mon père raconte que nous nous arrêtons souvent dans des cimetières, parce que nous y trouvions de l'eau pour le cheval. Il s'appelait La Revanche, c'était une jument de trait. J'ai encore des sensations par rapport à cet animal, traînant dans ses sabots. Ma mère raconte qu'elle sentait sa présence. Une fois, je l'ai un peu embêtée et elle est venue croquer un bouton de ma veste: manière de dire qu'il fallait lui enlever l'enfant des pattes, sinon la prochaine fois ce ne serait peut-être pas un bouton... Ça crée un rapport particulier à l'animal. Un cheval qui vient délicatement croquer le bouton de la veste d'un enfant pour faire passer un message, cela invite au respect selon moi. Puis, ça a été la ferme et la vie dans la forêt du Vieux Moulin de Bavois...»

## La nature

«La forêt est à l'origine de mon monde de rêveries. Dans ma tête, j'avais des amis animaux avec lesquels je discutais. J'ai passé beaucoup de temps seule en forêt. Je n'étais pas consciente alors qu'un rapport particulier avec la nature était en train de se créer. C'était ma normalité, je prenais ce monde tel quel – c'est ça qui est joli quand tu es enfant. La découverte de «la ville», de «la vie civilisée» a été un choc. J'ai pensé que nous étions fous de vivre comme ça. Certaines formes d'industrie sont quand même d'une violence inouïe. Je crois que certaines personnes qui, à un moment donné, ont vécu à l'extérieur de la société peuvent nous alerter à ce sujet. Je n'ai rien à dire, par exemple, sur qui mange ou ne mange pas de viande,

mais j'ai quelque chose à dire sur l'élevage industriel. Notre société doit faire des choix. Que souhaite-t-on pour soi-même et pour notre société? En interrogeant ce qu'on met dans notre corps, on agit sur ce dernier et en même temps sur notre monde.

La nature, je lui dois tout au niveau artistique aussi. C'est elle qui peint. Je ne suis qu'un humble serviteur. En photo, je capte ce qui existe, ce qu'elle

it is  
all  
holographic

met en mouvement par un arrêt sur image. Mes peintures abstraites, c'est de l'eau, des fluides. Tout cela, je l'assemble. Il y a le temps de séchage, l'eau qui coule. Là encore, la nature fait son chemin. Ma chance, c'est de voir apparaître et de sélectionner ensuite ce que j'estime être le plus beau et le plus intéressant pour les autres.

## Cornelia et Pernelle

«Cornelia, ma mère, et Pernelle, ma sœur, jouent un rôle très important. Nous formons ensemble un trio très fort. Nous partageons nos projets. Je travaille pour ma sœur, elle travaille pour

moi. C'est unique et rare de travailler ainsi en famille. Ensemble, nous avons développé une entreprise de vêtements de yoga biologiques et éthiques. Monter un business éthique est une activité que je conseillerais à tout le monde. On voit ensuite beaucoup plus clairement où sont les problèmes. Ça m'a beaucoup nourri. J'aime faire moi-même les choses dans un environnement familial. Ma mère est quelqu'un de créatif, qui a trouvé des voies différentes pour s'exprimer: le yoga, la spiritualité, la facilitation visuelle. J'admire le fait qu'elle s'intéresse à tout. Elle m'a transmis une part de sa créativité. Elle me porte énormément. Sans elle, je n'aurais pas eu les ressources pour faire cette carrière. Je lui dois aussi ma confiance en moi.»

## Vivienne Westwood

«Très vite, j'ai adoré Vivienne Westwood. J'ai été fascinée par cette photo iconique de Juergen Teller où elle porte une hache. Moi, enfant de la forêt, la hache, ça me parlait. Je trouvais magnifique cette femme plus âgée, aux cheveux orange. Une guerrière. A 60 ans, je me fantasme comme elle avec des cheveux colorés, avec une «f\*\*\* you» attitude, comme un personnage plein de force féminine, avec un engagement poétique. Elle avait une vision et elle a utilisé son art pour exprimer ses opinions. Vivienne Westwood m'a montré qu'on peut avoir du succès et être engagée. Elle manque aujourd'hui. La mode m'a intéressée: j'ai toujours aimé les matières et les formes. Mais, aujourd'hui, il y a une surabondance d'habits mal produits, manquant trop souvent de dignité.»

## Nan Goldin et Jonathan Meese

«J'ai découvert Nan Goldin à l'ECAL. La photographie existentielle m'intéressait



(Antoine Moreau-Dusault pour Le Temps)

# «Je dois tout à la nature»

sait à l'époque – la documentation de la réalité, la vie quotidienne – et c'est la première référence qui m'a marquée. Ses photos m'ont montré que l'image pouvait permettre de travailler des choses intimes, la question de l'identité notamment. Aujourd'hui, ces questions-là m'intéressent beaucoup moins. Ce n'est pas là où je me situe maintenant. En peinture, étonnamment j'adore le travail de Jonathan Meese qui est un peu le Basquiat allemand. Il revendique la dictature de l'art. Lui aussi travaille avec sa maman, ce qui me fait beaucoup rire. Il peint de très grands tableaux, fait des sculptures, du théâtre, il n'hésite pas à travailler avec l'univers de jeux comme Warhammer. C'est un artiste très libre et bête parfois. On a le droit de se moquer un peu, de rigoler en art! L'art conceptuel et minimal, je m'y retrouvais moins.»

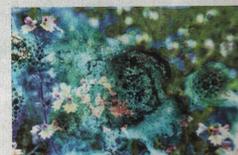
## Buvette

«J'ai adoré travailler avec des musiciens, des gens qui eux-mêmes composaient. Avec Buvette, c'était très fort. C'était drôle aussi parce que nous avons tous les deux des cheveux longs et qu'en performance on est tous les deux à «geeker» sur ses trucs. Il s'appelle Cédric Streuli. Il vient de Leysin, il s'est installé à Paris. Il fait de la pop alternative. Pendant deux ans, nous avons parcouru différentes villes ensemble. C'était génial. Son talent a nourri mon travail de performance. Il reprenait des textes qui étaient dans mes livres pour les chanter. Il amenait une énergie, une ouverture pour que les gens se sentent bien, qu'ils aient envie d'être là.»

## Katharina Grosse

«Elle est sortie du musée. Elle a tagué la façade, elle en met partout. Je pense que c'est une des grandes artistes vivantes aujourd'hui. Elle a une énergie. Elle a pris son extincteur et puis elle s'est fait la façade du musée, en disant «voilà, c'est mon travail artistique, je vous ruine la façade». On fait des musées avec des portes fermées, c'est muré. Elle, elle ouvre des portes. Est-ce qu'on ne peut pas penser le musée autrement? C'est quoi l'art dans notre société? Ça sert à quoi? Est-ce que c'est un plaisir futile de la vie? Ou est-ce qu'il y a encore quelque chose au-delà? J'ai envie de croire que les artistes sont des médiums. Qu'ils ont une grande intuition. A considérer.» ■

Maya Rochat, «Poetry of the Earth», Maison européenne de la photographie, 5-7 rue de Fourcy, 75 004 Paris. Du 7 juin au 1er octobre 2023. [www.mep-fr.org](http://www.mep-fr.org)



Maya Rochat, «Poetry of the Earth (Fleurs protégées de la Suisse N°10)», 2022. (Maya Rochat/Courtesy of the artist)